

ANDRÉ MALRAUX

**ORAISONS
FUNÈBRES**

nrf

GALLIMARD

© *André Malraux, 1971.*

... Car il n'est qu'un acte sur lequel ne prévale ni la négligence des constellations, ni le murmure éternel des fleuves : c'est l'acte par lequel l'homme arrache quelque chose à la mort.

PRÉFACE

Quelques-uns de ces textes sont des oraisons funèbres au sens rigoureux; tous sont, de près ou de loin, liés à la mort. Entre tant de discours tantôt écrits, tantôt improvisés puis écrits d'après la sténographie (car la syntaxe de l'improvisation n'est pas celle de l'écriture, et même Jaurès n'a jamais laissé publier la véritable sténographie de ses discours improvisés) ceux-ci forment un ensemble qui m'avait échappé : les cloches qui sonnent lorsque les cendres de Jean Moulin entrent au Panthéon semblent répondre à celles qui sonnaient lorsque les chars de Leclerc entraient à Paris.

Les discours appellent le disque plus que le livre. Pourtant, ceux-ci présentent un caractère que présentaient les oraisons funèbres religieuses : ils sont liés au rythme de la voix; et à un monde historique mal accepté par la littérature (elle l'appellerait volontiers actualité, mais qu'est-ce que l'actualité de l'Oraison funèbre de Condé?) et qui les insère dans une coulée du temps qui n'est pas celle de l'art. Un discours imaginaire sur la libération de Paris, une oraison funèbre imaginaire de Jean Moulin, ressembleraient-ils aux textes que voici ? Ils ne ressemblent même pas à ceux de mes romans. L'oraison imaginaire, comme l'art littéraire, s'adresserait au lecteur isolé; la vraie s'adresse à une foule. Même lorsque Bossuet ou Jaurès écrit son texte, il l'écrit pour les fidèles de Versailles ou pour l'Assemblée nationale. Et il le modifie en parlant. La voix n'a pas joué un

petit rôle, dans l'histoire de la littérature : au théâtre d'Athènes, les nouveaux personnages, introduits un à un, récitent moins un texte qu'ils ne succèdent à l'aède...

Des tragiques grecs à Shakespeare, à Victor Hugo, l'art s'est maintes fois accommodé de l'actualité : toujours, en la contraignant à affronter ce qui la dépasse. Que serait le Condé de Bossuet, s'il n'était livré à Dieu? Les grands discours politiques sont liés à une action — qui tantôt traverse les siècles (Démosthène, Pitt, peut-être le Clemenceau de la guerre, de Gaulle) et tantôt s'efface avec eux. Des plus grands discours politiques, et d'abord ceux de la Révolution, comment supprimerions-nous l'enjeu? Le « On ne règne pas innocemment! » de Saint-Just finit par la mort de Louis XVI. Ici, il n'y a pas d'enjeu.— sinon, parfois, la communion funèbre dont la grandeur

allait de soi lorsque les oraisons se référaient à Dieu, et qui ne l'est plus lorsqu'elles semblent se référer, comme pour Jean Moulin, à cette communion seule : à la passion qui fit arriver sous l'Arc de triomphe de la Libération nos soldats barbouillés de rouge à lèvres, et au sentiment obscur des femmes noires de Corrèze qui venaient, en face de la Gestapo, prier sur leurs propres tombes, pendant qu'on ensevelissait nos camarades fusillés.

**COMMÉMORATION
DE LA LIBÉRATION
DE PARIS**

*au nom du général de Gaulle,
alors en Afrique,
devant la gare où fut signée
la reddition des troupes allemandes
de Paris*

24 août 1958

Voici donc, après quatorze ans, cette ville intacte, sur laquelle est revenu l'été comme il fût revenu sur les ruines; l'ombre effacée du général von Choltitz, l'ombre du général Leclerc devant laquelle nous nous sommes inclinés ce matin dans la crypte des Invalides; et voici les visages des survivants, sur lesquels le temps a passé. Illustres ou inconnus, ils sont unis aujourd'hui par le même souvenir qui s'efface. Déjà, pour treize millions de jeunes Français, la libération de Paris n'appartient plus qu'à l'Histoire; puissé-je leur parler ici en votre nom, et faire que, pour ceux

d'entre eux qui nous écoutent, pour toute la jeunesse éparse qui nous entendra ce soir, l'Histoire se confonde avec le souvenir.

Lorsque les Forces françaises libres et la Résistance, nées toutes deux du même appel, se rencontrèrent dans une salle aujourd'hui historique de cette gare, chacune d'elle ne connaissait de l'autre que son action légendaire. Les F.F.L., c'était Bir Hakeim, les batailles d'Italie, l'épopée de Leclerc, le sentiment retrouvé lorsque la France avait appris que la poignée d'hommes du général Kœnig, désespérément chargée de tenir dix jours contre deux divisions, en avait tenu quatorze et avait rompu l'encerclement de Rommel. Ces combattants étaient le « Non » du 18 Juin devenu vivant. Nullement une sorte de

légion française au côté des Alliés, mais l'éternelle poignée de ceux par lesquels tout ce qui transfigure les individus commence ou recommence : la légion des témoins. Les témoins de la continuité nationale, ceux qui proclamaient que même si la France n'était plus en France, même si elle n'était plus que dans le désert d'Afrique, elle restait vivante, parce que dans ce désert, le monde reconnaissait ce qui avait été son courage.

La Résistance — la vraie, celle que symbolise ici le président de son Conseil national : l'ensemble des forces clandestines qui avaient pour mission de préparer l'insurrection — était beaucoup plus mal connue. A cause de son caractère secret. A cause de trop d'efforts pour l'annexer, depuis qu'elle a

nrf



9 782070 279517



71-V A 27951 ISBN 2-07-027951-0

Extrait de la publication